

Et un soir il aperçut dans une ville inconnue un hôtel brillamment illuminé. Des carrosses s'arrêtaient sous le portait sculpté. Des laquais ouvraient les portières. A l'intérieur de l'hôtel, on entendait de la musique, une musique très lente et très belle. Et cela charma tellement la petite fleur qu'elle se glissa, sans être aperçue à travers les vestibules luxueux, où des dames, retirant leur manteau d'hermine, apparaissaient dans la splendeur de leurs épaules nues. Entre des colonnes de marbre et des draperies de velours s'ouvraient d'immenses salons où des marquis poudrés s'inclinaient lentement devant de belles dames dont ils tenaient la main, puis, le bras arondi, tournaient gravement avec leurs danseuses. Cela étonna fort la petite fleur, qui n'avait jamais vu faire pareille chose au vieux bonhomme qui l'avait élevée. Elle pensa : « On est bien ici. Je voudrais y rester. » Ayant aperçu une grande corbeille pleine de fleurs rares et nobles, elle alla se glisser au milieu de ses sœurs, et se mit humblement à la plus mauvaise place, d'où on ne voyait rien. Mais les autres dirent, hautaines : « Quelle est celle-ci que nous ne connaissons pas ? Elle doit être du commun. » Et elles a chassèrent, comme une pauvre.

Ce vaste édifice, où le chrysanthème se réfugia un soir de pluie, c'était une église. La fleur n'en pouvait pas apercevoir le dôme, tant c'était haut. Mais elle voyait très bien les vitraux flamboyants et l'autel où des centaines de cierges allumés faisaient étinceler les ors des nappes et des candélabres. Cet autel était plein de fleurs, d'une moisson de fleurs. Un parfum d'encens emplissait la nef. Le chrysanthème vit dans une chapelle une statue de la Vierge Marie. Elle avait l'air si bon qu'il en tomba tout de suite amoureux.

« Celle-ci ne me repoussera pas », se dit-il. Il se posa sur son pied de marbre, et s'y trouva si bien qu'il s'endormit.

Mais un prêtre, qui venait prier dans la chapelle, aperçut la pauvre et se dit : « Quelle est cette fleur inconnue ? Elle ne doit pas être bénie par l'église. » Et encore elle dut s'en aller. Et de nouveau elle se trouva dans la nuit froide et mauvaise.

Très las, découragé, meurtri, le chrysanthème errait, sans savoir où trouver un refuge. La jeunesse, l'amour, le luxe, la religion l'avaient durement repoussé. Qu'allait-il devenir, le pauvre vagabond ?

Il se traînait péniblement le long d'un grand mur dépassé d'arbres sombres. Par une grille ouverte, il vit une sorte de lugubre jardin. Il entra. C'était un cimetière.

Certaines tombes étaient superbement fleuries. D'autres étaient nues et abandonnées. « Personne ne me chassera d'ici, se dit le chrysanthème, puisque personne n'y vient jamais. Je serai la fleur de ces morts oubliés. »

Comme les femmes qui ont eu des déceptions dans le monde se retirent sous une cornette de sœur de charité...

Et voilà que la petite nonne est sortie de sa retraite et a conquis Paris. Ses pétales ont pris une coupe élégante, des formes onduleuses et des nuances rares, comme s'ils se faisaient habiller chez un grand tailleur. L'humble fleur simple et mélancolique s'est transformée en une mondaine brillante et artificielle; elle est devenue très parisienne.

Jean MADELINE.

GOUTTES LIVONIENNES GUÉRISSENT RHUMES, TOUX, BRONCHITES

LE CROCODILE DE LA GUILLOTIÈRE

— Ah ! les voyages ! fit le père Lavergne, en soupirant d'un air tout pensif... J'en ai fait de beaux, aussi moi, jadis, lors de mon tour de France ! Et des vrais voyages, de la seule bonne manière, sac au dos et bâton en main !... On prenait le temps alors de regarder les choses en détail, tandis qu'aujourd'hui, tant à bicyclette qu'en chemin de fer, vous filez, comme des étourdis, sans prendre attention à rien !

Tenez ! vous qui arrivez de Lyon, je parie que nombre de curiosités vous ont échappé... Ah ! c'est que je la connais dans les coins, moi, la ville de Lyon !

J'y ai travaillé dix-huit mois, il y a quarante-deux ou quarante-trois ans de ça... Et depuis, il a fallu dépenser tant d'huile de bras pour monter l'atelier que voilà (après avoir commencé comme simple compagnon menuisier), que je n'ai jamais eu le loisir de retourner voir si Henri IV montait toujours la garde sous l'horloge de l'Hôtel de Ville !...

Un vieux de la vieille, en effet, ce bon père Lavergne ! Et qui se montre rarement d'humeur si caustique ! Il a dû peiner ferme, avant de devenir gros patron — presque un bourgeois — possédant plusieurs pignons sur rue, et père de deux charmantes demoiselles.

Mais il y a toujours à apprendre d'un brave homme comme celui-là ; et je m'assis dans le petit jardin où il prenait le frais, assis à côté d'un chouchou sur une chaise, sous sa belle enseigne à lettres d'or.

— Avez-vous du moins remarqué la toile du théâtre ? continua le père Lavergne, en croisant ses manches de chemise : la toile, ou le rideau, si vous aimez mieux. Une vraie merveille ! Toute en soie, s'il vous plaît ! Si bien qu'on disait alors qu'un théâtre, pour être parfait, devait réunir : chanteurs de Toulouse, lustres de Nantes, salle de Paris et toile de Lyon ! Quelle belle ville ! Des places superbes, des rues droites comme un I, des maisons à sept

étages, tout à fait grandioses ! Et des quais, et des ponts !... A mon époque, il y avait encore plusieurs passerelles en bois... Et à propos ! ajouta-t-il, « avec une malice subite dans ses yeux vifs », en embuscade sous leurs sourcils broussailleux, vous a-t-on conté là-bas l'histoire du pont de la Guillotière, celui qui est juste en face de Perrache ?...

— Oh ! racontez-moi cela, monsieur Lavergne ! — Ah ! dame, ça s'est passé bien avant moi... dans les temps, enfin !... Faut vous dire qu'en dessous du pont, il y avait un trou tout à fait poissonneux, fréquenté des pêcheurs. Mais, à un certain moment, ils furent bien surpris de ne pouvoir plus jeter un filet à cet endroit, sans le retirer en lambeaux... On chercha inutilement ce qui devait produire ces avaries. Après plusieurs accidents, les pêcheurs désertèrent. Mais il advint, de plus, que deux ou trois personnes disparurent ; et, comme elles avaient dû passer le pont de la Guillotière, le bruit courut que c'était là qu'il leur était arrivé malheur.

Vous pensez, ce qu'on jura ! Les bonnes femmes, naturellement, rênchérissaient les unes sur les autres, car elles avaient déjà la langue aussi affilée qu'à présent. On parlait du diable, de vampires, de revenants... La terreur se propagea. Chacun évita le pont de mauvais renom. On n'y passa plus qu'à son corps défendant, et en recommandant son âme à Dieu.

Un soir, un individu, sans doute trop pressé pour faire un détour, se risqua sur le pont. Il s'engagea donc sur la passerelle, en accélérant le pas pour être plus tôt au bout. Comme il arrivait vers le milieu, un bruit singulier se produisit.

Notre homme perd ce qui lui restait de tête, car toutes ces histoires épouvantables lui trottaient par l'esprit. Il prend vivement ses jambes à son cou, en jetant là, pour mieux courir, le paquet qu'il portait. Sur la rive, il regarde en arrière, un petit peu honteux de sa frayeur, et veut aller reprendre son colis... Mais, ouiche !... en moins de temps que je n'en mets pour vous le dire, le paquet avait disparu... Personne aux alentours... Cependant, le ballot, n'ayant ni ailes ni pattes, n'avait pu se sauver seul.

Cette fois, la municipalité voulut en avoir le cœur net, et fit fabriquer une grande senne en fil de laiton. Savez-vous ce qu'on retira du fond de l'eau ?

Un crocodile !

Oui, monsieur, un énorme crocodile vivant, de trois mètres de long, qui avait sans doute remonté de la Méditerranée dans le Rhône, pour établir son domicile sous le pont de la Guillotière !...

Hein ! Je savais bien que je vous étonnerais !... On empailla la bête, et on l'accrocha, en manière d'ex-voto à la voûte de la chapelle de l'Hôtel-Dieu où on peut le voir encore, m'a-t-on dit. Et ce que je vous narre là est d'une vérité historique, car je le tiens de la supérieure de l'hôpital elle-même.

— Oh ! Oh ! papa Lavergne, cette fois, vous m'en faites accroire ! — C'est aussi vrai que j'existe, tant exorbitant que ça vous paraît ! fit-il triomphalement, en étendant sa main noueuse.

Je le vois encore.

Pendant que je travaillais à Lyon, voilà qu'il éclata une épidémie de variole, oh ! mais, là, des plus mauvaises !... Un grand nombre de mes camarades écopèrent. A sept ou huit reprises, je dus assister à leur enterrement, pauvres diables ! Et pendant l'office à la chapelle, toujours le satané lézard me tirait l'œil et me faisait lever le nez en l'air malgré moi !...

Bon !... Voilà mon meilleur ami touché à son tour ! Un bon garçon, notre boute-en-train, celui qui chantait le plus haut la gloire dans nos réjouissances. La gueuse de maladie l'empoigna donc, et, comme elle ne pardonnait guère, nous étions tous désespérés en pensant que Léandre allait y passer comme les autres... Mais, voyez-vous, il avait le diable au corps : il en réchappa, à la grande joie de tout le monde. Nous allâmes tous le chercher en grande pompe, le jour de sa sortie. C'était un enthousiasme ! Nous étions comme fous ! Et pourtant, le pauvre matin ! dans quel état il s'en tirait !... Affreux !... Le nez gros comme le poing, les paupières en bourrelets, les joues trouées comme une écumoire. Un si beau gars !... C'était pitoyable... Mais il était trop heureux de se voir sur pattes pour pleurer son joli physique !...

— Avant de sortir, il s'approcha de la Sœur garde-malade pour lui faire ses adieux, et lui dit, chapeau bas :

— Ma Sœur, si j'en suis là, c'est bien à vos bons soins que je le dois ; et pour vous remercier, je ne puis rien faire de mieux que de vous embrasser !...

Sûr que la religieuse ne s'attendait pas à celle-là !... Mais ça partait si bien du fond du cœur qu'elle ne s'en fâcha point !... D'ailleurs, le malheureux était si vain, avec son museau grêlé, que l'embrasser devait bien compter pour un sacrifice !... Et puis, après l'avoir si bien soigné, elle ne pouvait le mortifier par un refus !... Ce fut sans doute ce qu'elle pensa, car elle répondit, sans paraître offusquée :

— Mon bon enfant, je ne vous refuserais pas cette petite satisfaction, si vous pouviez obtenir l'autorisation de notre Mère supérieure !

Croyez-vous que ça nous arrêta, montés comme nous l'étions ?

Nous voilà tous partis du pied gauche !... Nous arrivâmes chez la Mère supérieure, une vraie grande dame, qui nous reçoit, avec une affabilité, une grâce !...

Quand nous lui eûmes expliqué ce qui nous amenait, qu'elle vit autour d'elle toutes ces braves et honnêtes figures de bons garçons, elle eut un petit sourire, regarda le pauvre nez de Léandre, et donna tout de suite la permission désirée.

En voyant la Mère supérieure si accueillante, la langue me démança, je ne pus me retenir de demander l'explication de ce crocodile qui m'intriguait depuis si longtemps et, très aimablement, la supérieure me raconta, tout au long, ce que je viens de vous rapporter.

Après quoi, nous revînmes, tout chaud, tout bouillant, retrouver la bonne Sœur de Léandre, et nous l'embrassâmes tous, oui, monsieur, tous ! en reconnaissance de ce qu'elle avait sauvé notre ami !... Et ma parole ! nous étions plus fiers que si nous avions embrassé une reine.

— Je vous crois aisément ! Mais pourquoi, monsieur Lavergne, ne retournez-vous pas faire un petit tour de France, pour revivre un peu ces bons souvenirs-là, et tous les autres ?...

Le père Lavergne hochait la tête avec une soudaine mélancolie.

— Trop tard ! fit-il. Tout a été changé, bouleversé, renouvelé. J'aurais le même désappointement qu'à Bordeaux quand j'y allai l'an dernier, en revenant de Royan, avec ma femme et mes filles ! Je me réjouissais, de revoir la ville où j'avais passé mon meilleur temps !... Rien !... plus rien de toutes les choses que je prenais tant de plaisir à me rappeler... Ça m'a fait froid !...

A mon âge, voyez-vous, c'est dedans qu'il faut chercher ses souvenirs... Tâchez donc d'en amener de bons pendant que vous êtes jeunes... C'est la meilleure épargne qu'on puisse faire pour les vieux jours !...

Mathilde ALANIC.

LA MODE du Petit Journal donne gratuitement, cette semaine, à toutes ses lectrices et abonnées un charmant patron découpé d'une

CEINTURE SUISSE



Ce modèle peut être fait en taffetas ou satin souple. Un restant de soie pourra être employé à cet usage.

Ce patron se compose de trois morceaux ; les deux plus petits serviront pour la doublure et le troisième morceau, que l'on plissera, sera posé sur cette doublure qui, faite en soie, sera moins épaisse pour la taille.

EN VENTE PARTOUT
10 centimes le numéro

L'ÉPINE

« Il y a promesse de mariage entre Etienne-Louis-Patrice de Vieux-Rock, fils majeur de Benoît de Vieux-Rock, et Suzanne d'Artoque, domicilié dans cette paroisse, d'une part, et demoiselle Marie-Jeanne-Sophie Bourdet, fille mineure de Jean Bourdet et de Madeleine Barthe, domiciliée à Paris. Ceci est la première et dernière publication.

Si quelqu'un connaît quelque empêchement à ce mariage, il est obligé d'en donner connaissance sous peine de péché mortel.

Il y eut, parmi les rangs pressés des auditrices, un murmure vite étouffé, et quelques têtes curieuses se tournèrent vers le banc armorié des Vieux-Rock. Seule, Mlle Benoîte s'y trouvait. Elle pensait bien qu'à cette annonce du mariage de son cousin tous les yeux se tourneraient vers elle. Son pâle visage se rosa un peu, pour pâlir ensuite davantage.

Les chœurs disaient le *Credo* ; leurs voix lentes montaient tristement sous la voûte de bois peint où les têtes sculptées d'anges bouffis grimaçaient de vagues sourires. Quelques femmes mêlaient timidement leurs voix nasillardes à celles des chœurs.

Par la fenêtre ouverte près d'elle Benoîte voyait un lambeau de ciel, un ciel très pâle où couraient rapides de légers nuages cendrés. Les platanes de la place balançaient au vent leurs branches grises où des petites feuilles d'un vert doux commençaient à surgir.

Des moineaux criards bataillaient sur les vieux arbres et deux hirondelles, sans façons, entraînaient et sortaient en de grands coups d'ailes, affairées à construire leur nid entre la joue et l'épaule de l'un des anges en bois sculpté.

Benoîte de Vieux-Rock sentait son cœur plus lourd devant ces joies d'oiseaux, et ses yeux s'étaient levés vers l'ébauché du nid d'hirondelle, deux larmes qu'elle ne put tenir y montèrent.

Mais le prêtre, revenu à l'autel, commençait l'offertoire. Benoîte se prosterna, enfouit dans ses mains son visage ; et ni les moineaux, ni les hirondelles, ni le ciel pâle n'eurent plus un regard d'elle...

Sitôt après le dernier évangile, pendant que les fidèles récitaient l'Angelus aux sons de la cloche, Mlle de Vieux-Rock se hâta vers la sortie. Elle mettait dans ses yeux gris un regard heureux et fier, sur sa bouche un sourire, mais il lui semblait impossible de pouvoir écouter des mots joyeux, de recevoir des compliments et d'y répondre.

Pour éviter la foule elle se pressait. Mais si vite qu'elle marchât, elle fut rejointe par la femme du maire, prétentieuse et vulgaire.

— Mademoiselle... que je vous dise comme je partage votre joie !

— Vous êtes bien bonne, madame... Nous sommes, en effet, très heureuses, grand-mère et moi... Et vaillamment ses yeux gris brillèrent.

— Surtout vous, je pense. Vous aurez une belle noce... A vingt ans, une noce est un si grand plaisir !... Vous serez demoiselle d'honneur ?

— Naturellement, si je vais à Paris pour le mariage... Grand-mère, peut-être, craindra le voyage...

— Oh ! vous ne pouvez pas ne point y assister ! Jugez donc : cousine germaine du marié... élevée avec lui... presque sa sœur, enfin !

— Presque sa sœur, oui, madame. Je vous demande pardon de vous quitter. Grand-mère n'aime pas attendre, et il est midi.

Par le chemin creux où neigeaient les fleurs d'épines blanches Benoîte s'enfuit. Et comme personne ne pouvait les voir dans le chemin, les yeux gris avaient laissé à leur regard de fierté heureuse et les lèvres leur sourire. Benoîte, la tête baissée tristement, rêvait en marchant. Déjà la verdure jeune d'avril tamisait la lumière. Autour de la jeune fille des mouchecons dansaient en colonnes légères ; des grenouilles, dans le ruisseau coulant au pied du talus, chantaient à tue-tête le printemps revenu ; au passage de Benoîte quelques-unes plongeaient brusquement en un bruit mou d'eau fouettée ; d'autres, moins poltronnes, un moment silencieuses, restaient accoudées à des branchettes flottantes et de leurs gros yeux d'or, suivaient la jeune fille, curieusement.

Un rameau pendant d'épine fleurie accrocha la robe de Benoîte. Elle s'arrêta pour dégager l'étoffe. Et voilà qu'elle se souvint qu'à cette même place, au mois d'avril de l'an passé, Patrice avait cueilli pour elle de ces petites fleurs blanches. Elle les avait gardées — longtemps — les pétales délicats avaient jauni, s'étaient desséchés ; un souffle d'air les avait éparpillés sans qu'on pût suivre leur trace, et seule la branche restait, hérissée d'épines auxquelles ses doigts se blessaient... Et c'était bien aussi ce qui était advenu de ce grand amour que Patrice offrait et dont elle avait, confiante, embaumé son cœur, fleuri sa vie. Plus rien non plus n'en restait qu'une épine aiguë qui lui déchirait l'âme...

— Grand-mère, dit Benoîte, j'ai peur que ce grand voyage ne vous fatigue... Patrice a sa mère ; il n'a pas besoin de nous... N'allons pas à Paris, voulez-vous ?

— C'est vrai, ma chérie, ce grand déplacement m'effraye ; ton cousin nous amènera sa femme. Mais pour toi, ma petite-fille ; ce mariage est une fête ; je ne voudrais pas t'en priver.

— Oh ! Grand-mère, je n'aime guère le monde... Il me fait peur ! Je ne suis jamais plus heureuse que près de vous, dans notre vieille maison... N'allons pas là-bas, grand-mère !... Et Mme de Vieux-Rock a cédé.

C'est le grand jour.

A la Trinité étincelante de lumières, M. Louis-Etienne Patrice de Vieux-Rock échange avec Mlle Marie-Jeanne-Sophie Bourdet, l'anneau d'or qui les enchaîne l'un à l'autre jusqu'à la mort. Jusqu'à la mort, ils chemineront côte à côte.

Jusqu'à la mort.

Les joies qui leur viendront devront être partagées, grandes pour elle de la joie de l'époux, pour lui de la joie de l'épouse. Aux heures de deuil, aux heures noires, aux heures d'angoisses où l'âme s'étreint, elle devra trouver dans l'amour protecteur et doux de l'ami un apaisement et un refuge ; il devra, dans les yeux aimés de la femme choisie, puiser la force nécessaire, le rayon d'amour qui le ranime et l'éclaire... dans sa tendresse caressante un baume pour son cœur blessé.

Et cela devra être ainsi jusqu'à la mort, jusqu'à la mort...

Enfermée dans sa chambre, Benoîte, de ses yeux rougis, relit pour la centième fois la lettre de Patrice annonçant son mariage. Elle est vieille de deux mois, cette lettre, et depuis deux mois, chaque fois que Benoîte la relit, ses larmes coulent plus abondamment... parce qu'elle pleure sur elle d'abord, et puis sur lui qu'elle aime et qu'elle plaint.

« Chère grand-mère,

» Le grand projet approuvé par vous a réussi...

» Mon mariage avec Mlle Sophie Bourdet, la fille de l'agent de change, est décidé.

» Je suis fiancé.

» Notre grand nom de Vieux-Rock est trop lourd à porter sur un manteau de misère ; les millions de Mlle Bourdet lui redonneront une gloire dorée, et nous pourrions oublier le nom roturier de ma fiancée, puisqu'elle va le perdre en m'épousant. Elle-même est fort heureuse de le quitter, ce nom ; et elle voit, je crois, d'un bon œil le mari que sa famille lui a choisi.

» Sophie est une aimable personne, d'une bonne moyenne comme intelligence. Je crois que nous ferons un très bon ménage. Elle n'est pas jolie. J'aime mieux vous l'avouer, afin que vous n'ayez en la voyant aucune désillusion, mais ni elle ni moi ne faisons du roman ; elle n'en a, je pense, aucunement le goût, et mes moyens ne me le permettent pas.

» Enfin, grand-mère, soyez heureuse : votre petit-fils fait un beau mariage, un mariage inespéré pour qui n'a, comme moi, qu'une particule à offrir — un titre vaudrait davantage.

» Dites à ma chère Benoîte que je vais lui choisir un garçon d'honneur avec un nom respectable et beaucoup d'argent... Ses admirables yeux feront le reste... »

Benoîte replia la lettre. Elle prit la branche noire où les épines seules demeuraient et s'approcha de la fenêtre.

Plus rien, non, plus rien ne restait des fleurs délicates.

Elle mit un baiser sur les épines et ses lèvres